

Homélie du mercredi 1^{er} novembre 2023 – Solennité de la Toussaint
Cathédrale de Laval - don Pierre-Antoine Belley

Au début du 7^{ème} siècle, le pape Boniface IV décide de consacrer le Panthéon de Rome, jusque-là dévolu aux dieux de l'Empire, aux nombreux martyrs chrétiens des premiers siècles. Le Panthéon de Rome devient Sainte-Marie-des-Martyrs. Tout d'abord fêtée le 13 mai, le jour de la dédicace de cette église, la « fête des Martyrs » sera déplacée dans notre calendrier au 1^{er} novembre dès le 8^{ème} siècle quand un autre pape décide d'étendre cette fête à l'ensemble de la chrétienté. C'est donc une fête très ancienne que nous célébrons ce jour.

Nous nous méprenons souvent sur ce qu'est un saint. Nous le regardons bien empâté dans son plâtre un peu sulpicien d'une statue élevée, avec souvent, en France, un ou deux doigts cassés que des périodes révolutionnaires se sont amusées à sectionner - quand ce n'est pas la tête - et que nous n'avons pas encore rénovée... Nous admirons vaguement sans nous sentir concernés car il nous va assez bien de penser que « nous ne sommes pas au niveau ». Bref, nous sommes des sportifs du fauteuil, nous regardons les saints à la télé ! C'est un bon divertissement. Mais il nous arrive de nous endormir avant la fin du film... Le saint est devenu parfois un personnage de roman, sympathique à connaître et dont il est agréable d'être ému par la vie, mais dont la sainteté serait tragiquement inutile si elle ne changeait pas nos vies.

Qu'est-ce qu'un saint n'est pas ?

- Un saint n'est pas un super-héros... Le saint est d'abord un pécheur. À moins d'avoir reçu le privilège d'en être préservé, ce que notre foi nous dit être le cas de la Vierge Marie, le saint porte les traces du péché dans sa chair. Il a souvent été vaincu avant de vaincre. Il a ressenti dans sa chair la véhémence du combat de l'homme nouveau, de l'homme vraiment libre. « *J'ai combattu le bon combat* » dit saint Paul. Ce qui est admirable dans la vie d'un saint n'est pas l'acte ponctuellement héroïque qu'il va poser, c'est le secret et la persévérance de sa fidélité, à l'abri du regard des hommes, qui l'ont conduit à être à même de poser cette action.
- Le saint n'est pas parfait dès sa naissance. La sainteté prend du temps. Le saint n'a pas goûté, à l'inverse des grands résistants gaulois de Goscigny et Uderzo, à cette potion magique qui garantit, avant même de combattre,

la victoire. *"J'ai désiré sonder avec l'intelligence ce en quoi j'ai mis ma foi, et j'ai discuté beaucoup et j'ai beaucoup peiné"* disent les Confessions de saint Augustin. *« Bien tard, je t'ai aimée, ô Beauté si ancienne et si neuve, bien tard, je t'ai aimée ! »*. Saint Augustin, parmi d'autres nombreux saints est un bel exemple de ceux et celles qui ont tant cherché avant de trouver. Il n'est jamais trop tard pour devenir un saint.

- Enfin, parce que le saint sait que le bien ne fait pas de bruit, que il sait que les grandes œuvres ne sont pas bonnes parce qu'elles sont grandes, mais elles sont grandes parce qu'elles sont bonnes. On pourrait dire que le saint ne fait des choses extraordinaires qu'à son insu. Dieu se sert de sa fidélité ordinaire pour rendre extraordinaire ses oeuvres. Comme un point d'appui qui soulève le monde aurait dit Archimède, la fidélité du saint s'offre aux miracles de la grâce pour diffuser parfois au plus grand nombre et de manière extraordinaire le bien d'un seul. L'extraordinaire et le visible de l'œuvre des saints, des hôpitaux de saint Vincent de Paul ou des écoles de Don Bosco ne s'appuient que sur l'ordinaire et l'invisible de leur fidélité.

Donc le saint n'est pas une personne qui n'a pas péché. Il n'est pas saint sans la patience de la vertu et l'épreuve du temps. Il n'est pas d'abord l'homme ou la femme de l'immédiateté ou de l'extraordinaire. Alors qu'est-ce un saint ?

De l'origine de cette fête, je retiens que la conscience chrétienne a toujours associé la sainteté à une certaine forme de martyre. Le sens usuel de ce mot évoque pour nous la douleur, la souffrance et la mort violente. Mais ce n'est pas d'abord ce sens qui prévaut dans la foi chrétienne. Il s'agit de mourir à quelque chose en effet. Le martyr est un témoin de l'absolu de l'amour. Pour cela, il donne sa vie. Il ne se sert pas, il sert. Si le saint donne sa vie, c'est que pour lui, rien ne vaut davantage que l'amour et la fidélité à la volonté de Dieu. La sainteté est une forme de confession de l'absolue priorité de Dieu dans nos vies, quoi qu'il en coûte. Ce « quoi qu'il en coûte » a conduit les martyrs à donner jusqu'à leur vie physique, mais aussi les moines et moniales à donner leur vie jour après jour dans le silence de leur contemplation, les confesseurs de la foi à témoigner de l'Évangile à temps et à contre-temps, mais aussi tous les chrétiens, quel que soit leur état de vie, à faire de Jésus la « la clé de voûte » de leur édifice intérieur, une clé de voûte sans laquelle notre vie s'écroule sur elle-même et grâce à laquelle notre vie s'ouvre au monde pour le sanctifier et le conduire à Dieu.

Tertullien disait dans une formule célèbre : *« Sanguis martyrurum, semen christianorum - Le sang des martyrs est semence de chrétiens »*. Ce qui se dit des

martyrs doit donc se dire de tous les saints. Il n'y a que les saints ou la part de sainteté qui est en nous qui est à même de garnir de lumière l'Église. À chaque fois que nous faisons le bien, nous faisons croître l'Église, grandir le royaume de Dieu, même invisiblement, même sans bruit et sous le seul regard de Dieu. Ainsi le moine dans le secret de sa cellule. Ainsi le chrétien dans le secret de sa chambre « où Dieu voit ce qu'il fait dans le secret ». À chaque fois que nous faisons le mal, nous déchirons le tissu de l'Église, et le mal, on le sait, est toujours plus visible que le bien. Si le vêtement du Christ est unique et immaculé, celui de l'Église trop souvent déchiré et maculé par nos péchés et pas d'abord par ceux des autres est un vêtement patiemment rapiécé par les saints. Les saints sont les couturiers de la grâce, pour que nous puissions de nouveau nous revêtir de ce vêtement. Sans que cela se sache aux yeux du monde et à l'inverse du péché que nos médias, dans une complaisance à peine voilée, sont si friands de révéler, le saint, lui, œuvre inlassablement et invisiblement pour le bien et ça ne passe pas ou trop peu sur les écrans... Il ne prête pas l'oreille aux discours relativistes ou mondains qui édulcorent la radicalité de l'évangile ou, sous prétexte d'adaptation aux temps, transforme le vin de l'évangile en un breuvage lénifiant. Il est ferme dans la foi au Christ telle qu'elle nous a été révélée et non telle qu'il me plairait de l'entendre. Il ne se laisse surprendre ni décourager par aucune faute. Il ne se révolte que pour aimer davantage. Il répond au mal par le bien, en l'inscrivant d'abord et avant tout dans sa propre vie. Le saint ne perd pas son temps à commenter les événements et à collaborer par la parole à cette subtile et complice complaisance à l'expansion des médiocrités d'une époque. Il exècre la médisance ou la calomnie. Il traite le mal à sa racine, c'est-à-dire dans son cœur et considère que le premier champ de bataille où il est appelé, là où se divise la grâce et le péché, est celui de son cœur. Le péché fait du bruit. Le bien ne fait pas de bruit. Le pécheur aime être sous le feu des caméras. Le saint est sous le regard de Dieu.

C'est à une prodigieuse force intérieure que seule la grâce peut nous donner que les temps actuels nous invitent. L'Histoire nous montre que c'est très souvent - pour ne pas dire toujours - quand le mal semble régner que le bien se révèle. Le mal révèle souvent le bien qu'il abîme. Il le suscite. Le mal cause paradoxalement la révolte du bien. Reprenant la lecture d'un philosophe, le pape Benoît XVI notait il y a quelques années que ce sont souvent les « minorités créatives qui déterminent l'Histoire ». Entendez par là qu'ils sont peu nombreux les vrais influenceurs d'une époque. C'est vrai pour le mal. C'est vrai aussi pour le bien. Ce ne sont pas de grandes foules qui ont sauvé notre pays. Ce sont

quelques grands saints dont les noms raisonnent dans la mémoire des chrétiens de France en même temps qu'ils sont sciemment oubliés par les manuels d'Histoire : sainte Clotilde, saint Louis, saint Vincent de Paul, le saint Curé d'Ars, sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus et, c'est vrai, tant d'autres parce que notre pays en a été incroyablement gratifié par la Providence. Le saint est celui qui change une époque, à la manière de David contre Goliath. Et on sait qu'à la fin, c'est David qui gagne.

Le saint a l'esprit des martyrs, le saint répond inlassablement au mal par le bien. Le saint est le véritable « influenceur » d'une époque. Car nous avons besoin des « influenceurs » de Dieu. On nous parle aujourd'hui de ce qu'on appelle les « influenceurs » sur les réseaux sociaux. Ce sont, dit-on, des personnes qui, par un certain charisme de communication, ont une grande influence et un profil élevé sur les réseaux sociaux. Je regarde les saints comme les vrais influenceurs d'une époque. Nous avons besoin des « influenceurs » du réseau de la grâce. Un grand influenceur qui s'appelle saint Bernard disait : « *Pour ma part, je dois confesser que, lorsque je pense aux saints, je sens brûler en moi de grands désirs* ». Le péché nous accable, abîme nos désirs. À l'inverse, les saints nous donnent l'espérance qu'à la fin, c'est le bien qui vaincra, comme nous le révèle la grande vision de l'Apocalypse de ce jour.

Un jour, un homme a refusé que le nourrisson déposé devant son église ne reçoive pas la tendresse d'une mère. Il s'appelait saint Vincent de Paul. Un autre jour, une femme a refusé que l'Église se tienne loin du plus pauvre parmi les pauvres de Calcutta. Elle s'appelait Mère Teresa. Un autre jour encore, témoin des atrocités de la Seconde Guerre mondiale et de l'obscurcissement inouï de la conscience humaine sous le joug soviétique, un homme a choisi de répondre à la haine par l'amour du don de soi. On l'appelle aujourd'hui saint Jean-Paul II.

L'actualité de notre monde regorge de motifs d'inquiétudes ou de désespoir. Satan s'en réjouit car son action propre est de diffuser la tristesse et le désespoir. Jésus a pour toujours vaincu cette tristesse et ce désespoir dans le combat inouï de la croix, dans une apparente défaite qui pourtant nous ouvre pour toujours le Salut et la Vie éternelle. Nous avons le choix entre le désespoir et l'invincible espérance de la Croix du Christ. Entre l'apparente victoire du mal et la fécondité éternelle du bien, il nous faut choisir. Où sont ces individus, certes minoritaires, influenceurs de Dieu et s'il le faut martyrs, qui sauveront la multitude ? Où sont ces hommes et ces femmes qui refuseront de désespérer et qui prolongeront l'extraordinaire histoire de sainteté de notre pays ? Nous

n'avons pas de temps à perdre. Les temps nous obligent et urgemment à nous dépasser. Nous revenons aux temps initiaux de la première évangélisation. C'est une épreuve, mais c'est aussi une grâce et un honneur : choisir le Christ, envers et contre tout, en toute chose et jusqu'au bout, pour goûter à la vie éternelle. Alors, nous nous entendrons dire ce que Jésus a dit au premier « canonisé » de l'ère chrétienne : « Aujourd'hui même, tu seras avec moi dans le paradis ».